

Le 20 mars 2017, Edgar Morin a fait part à Anita Weber, membre du Comité d'orientation de *Diasporiques*, de quelques réflexions personnelles sur sa relation à la littérature, la musique et la poésie au cours d'un entretien filmé, réalisé pour le Théâtre 95 de Cergy Pontoise et diffusé à l'occasion du festival *L'Art et moi* (13-14 mai 2017). Nous sommes reconnaissants au Théâtre 95 (www.theatre95.com) de nous autoriser à en reproduire ici la teneur

Edgar Morin, tel qu'en lui-même...

Anita Weber : Vous avez publié en octobre 2016 un ouvrage intitulé *Sur l'esthétique*¹, issu de conférences prononcées dans le cadre de la Maison des Sciences de l'homme au premier semestre de cette même année. Pourquoi ce livre aujourd'hui ?

Edgar Morin : J'ai écrit ce livre parce que non seulement la culture – littéraire, musicale, poétique – m'a formé avant la philosophie, la sociologie ou l'anthropologie mais parce qu'elle continue à me nourrir. Musique, poésie, littérature sont demeurées présentes, actives, radioactives, nourricières toute ma vie. Et puis, j'en ai un peu assez d'être vu uniquement sous l'étiquette d'un philosophe, d'un sociologue, etc. Ce livre, c'est moi, de façon plus intime, beaucoup plus vraie. J'avais envie de dire un peu mes vérités et par là de transmettre un message : ce dont j'ai bénéficié, lectures, spectacles, etc., d'autres peuvent et doivent aussi en bénéficier.

A.W. : Dans cet ouvrage, vous le précisez, vous n'écrivez donc pas « votre

esthétique », ce qui aurait pu être l'un des volumes de *La Méthode*², mais vous parlez plus particulièrement du sentiment esthétique.

E.M. : Ce sentiment, cette émotion peuvent avoir des ampleurs différentes. Il peut y avoir des moments fugitifs de plaisir – quand je vois un joli papillon qui vole... – ou des moments d'émotion profonde qui me bouleversent, me pénètrent et me conduisent presque à l'extase. Je vais vous donner quelques exemples. Du point de vue musical, j'ai toujours, gamin, adoré les chansons, les chansonnettes. Or, de façon inattendue, à l'âge de 13 ans, j'entends la Symphonie Pastorale de Beethoven : je l'écoute, elle m'enchanté et, quand je vois au programme de cette même radio, le concerto pour violon en ré majeur du même Beethoven, je l'écoute, il m'enchanté aussi ! Il me met dans un état de ferveur et de tendresse. Je vais dès lors régulièrement, à cette époque, aux concerts Lamoureux, salle Gaveau. Les places à bon marché sont debout, dans une galerie.

¹ Robert Laffont, 2016.

² Edgar Morin, Le Seuil, 2008.

J'y écoute notamment la Neuvième. Dès les premières mesures, j'entends un appel très doux, puis un mouvement qui s'amplifie peu à peu jusqu'à une espèce de tonnerre, d'une puissance incroyable et je suis vraiment possédé, comme si je découvrais une vérité très profonde, tellement profonde que je n'aurais pu l'exprimer avec des paroles. J'ai essayé ensuite d'écrire cela mais c'était toujours approximatif. Et ce bouleversement, cette émotion ne me quitte pas lorsque je l'entends à nouveau, même si elle est moins bouleversante que la première fois lorsqu'il y avait l'effet de surprise. Je ressens chaque fois ce sentiment océanique, de volupté, de joie. Ce n'est donc pas une émotion simplement liée à un moment de la vie.

A.W. : Dites-nous en plus sur la nature de cette émotion...

E.M. : La poésie c'est tout ce qui nous transporte, qui nous donne communion. Elle peut venir de l'amitié, d'un bon repas, de la convivialité, d'un match de foot ou de rugby, de la danse, d'un paysage, de l'amour bien entendu qui est le moment suprême. Dans la poésie de la vie, il y a l'émotion esthétique. Le caractère particulier de cette émotion, pour le spectateur, c'est qu'il participe pleinement tout en étant détaché. Par exemple, je suis au cinéma, je participe pleinement aux aventures des personnages auxquels je m'identifie mais je sais que je suis dans mon fauteuil, dans une communauté. Le paradoxe c'est qu'on est actif psychiquement tout en étant physiquement passif et émotionnellement transporté.



© CATORZE EDICIONS SL

Prenons un autre exemple, celui de la douleur. Schubert exprime tout son malheur dans l'adagio de son quintette en ut majeur : la solitude, le désespoir, la souffrance. Le mouvement est d'une beauté incroyable et d'une tristesse infinie. Je pleure quand je l'entends en même temps que j'éprouve la joie de la beauté. Je pense alors à cette phrase du poète T.S. Eliot : « Le genre humain ne peut supporter trop de réalité ». Trop de réalité, c'est une réalité trop violente, trop cruelle, trop dure. Nous devons tisser un compromis avec le réel pour pouvoir le supporter. Les grandes œuvres nous aident à vivre. Elles nous mettent face à cette réalité, comme dans Eschyle, Sophocle ou Shakespeare ; elles nous rendent lucides mais pas désespérés

A.W. : Elles nous permettent de supporter la réalité parce que tout en donnant à voir cette réalité elles donnent des clefs pour la comprendre ?

E.M. : Oui ! Une chose qu'oublient parfois les professeurs de littérature lorsqu'ils vantent les mérites stylistiques des œuvres c'est qu'elles sont avant tout des moyens incomparables



de connaissance, elles nous montrent des êtres vivants avec toute leur subjectivité. Or aucune science ne pénètre à l'intérieur de la subjectivité de l'homme sauf l'écrivain, le poète.

Les grandes œuvres ont un caractère polymorphe : elles nous font comprendre et surtout elles nous rendent plus humains. Par exemple, dans la vie, on voit un SDF et on détourne le regard. Or grâce au cinéma on regarde Charlot, le monde entier regarde Charlot, et il l'aime. On découvre l'humanité du vagabond comme celle du prisonnier, ou du criminel comme dans le «Parrain»³, on voit la souffrance et l'humanité des êtres, leur complexité. J'ai vu dès 12 ou 13 ans des films qui m'ont fait comprendre la misère humaine, tout comme les romans de Balzac, pas seulement la misère matérielle mais la solitude, le désarroi, l'humiliation..., et je ne l'ai jamais oublié.

Même si Aristote prétendait que la tragédie grecque inspirait terreur et pitié, ce qui est vrai, je trouve, quant à moi, que cela a quelque chose de tonique. Regarder en face la tragédie humaine me fortifie... On peut ainsi retrouver ses propres vérités dans les œuvres, rencontrer son propre destin.

A.W. : Vous disiez que les œuvres nous rendent plus humains, et c'est important, mais l'art peut-il être un rempart contre la barbarie ? Hitler aimait les grandes œuvres musicales...

E.M. : J'ai l'impression que, quand Hitler entendait le bel adagio de Beethoven, il était meilleur... quelques instants. Il devenait peut-être pire après ! Le paradoxe c'est que, malgré les possibilités de compréhension que nous donnent les œuvres, ce sont de plus en plus les incompréhensions, les fermetures, les occultations qui dominent. Comment faire pour que reste durable cette humanité qui nous a imprégnés momentanément au théâtre, au cinéma, dans la lecture ? Comment faire durer l'acquis de ces œuvres qui nous rendent meilleurs pendant un temps seulement ?

A.W. : À notre époque, caractérisée par la rentabilité, le souci d'efficacité, le foisonnement de l'offre culturelle démultipliée par les écrans, sommes nous capables de recevoir les œuvres comme vous les recevez, vous ? L'émotion esthétique a-t-elle encore une place ?

E.M. : Tout d'abord, il y a ceux qui peuvent faire une découverte. Des coups de foudre, comme en amour,

³ Francis Ford Coppola, 1972.

peuvent changer la vie. Je connais deux garçons qui étaient des marchands ambulants et qui, l'un et l'autre, brusquement, ont été foudroyés par Rimbaud ! Ils ont changé de métier, l'un est devenu libraire, spécialisé dans les œuvres romantiques et spécialiste dudit Rimbaud, l'autre est écrivain et traducteur. L'art est un antidote à tout ce qui nous accable, nous asservit. C'est un antidote à la chronométrie, un antidote à la précipitation, un antidote à la mécanisation de la vie.

A.W. : Oui, bien sûr, mais comment faire pour qu'il remplisse vraiment cette fonction ?

E.M. : Aujourd'hui il y a des institutions, les anciennes Maisons de la culture, qu'il faut régénérer, renforcer. Elles doivent devenir des lieux d'échanges, des lieux de vie, des oasis et pas seulement des lieux de diffusion des spectacles. Il faut aussi que changent les conditions de travail qui asservissent. C'est un problème de civilisation, donc une question politique mais qui actuellement préoccupe bien peu les politiques. Que veut dire « une question de civilisation » ? C'est qu'on veut vivre mieux, se réaliser, vivre en harmonie avec les autres et pas sous l'hégémonie de la finance, du profit, du calcul, de l'anonymat. C'est le rôle de l'éducation à la philosophie, à l'histoire, aux sciences humaines, à l'art de donner du sens.

La poésie est belle en soi, et je suis heureux d'avoir appris de nombreux poèmes qui m'habitent, mais c'est aussi une introduction à la vie en tant que telle comme le pensaient les surréalistes. Le champ de l'esthétique apporte non seulement la qualité



© GUILLAUME70 (2011)

de la beauté mais aussi une qualité de vie.

A.W. : Comment distinguer ce qui relève du divertissement et de l'œuvre d'art ? Cette distinction est-elle réellement pertinente ?

E.M. : S'il s'agit d'émotions on peut en éprouver même devant des œuvres médiocres. C'est le cas lorsqu'on rentre chez soi, qu'on regarde des séries ou la télé-réalité par exemple. La limite du divertissement c'est quand il devient opium, mais c'est dû surtout à la situation dans laquelle on le consomme (fatigue...), qui ne permet pas d'en recevoir le bénéfice humain. On peut passer de la chansonnette à la musique classique, du roman de cape et d'épée à Dostoïevski, comme cela s'est produit pour moi, mais c'est évidemment surtout le cas quand on est jeune. C'est pendant la période de formation que la marque des œuvres est profonde.

Pour Pascal, tout ce qui n'est pas réflexion sur la mort était divertissement. Cependant, le caractère

Une Maison de la culture, celle de Bourges, inaugurée en 1963.

complexe et ambigu des grandes œuvres c'est qu'elles permettent l'évasion hors de la réalité immédiate et en même temps la découverte du monde réel et l'apprentissage de la vie. C'est grâce aux œuvres qu'on s'évade de la vie pour retrouver la vie. La poésie de la vie comme épanouissement, communion, plénitude échappe au divertissement. Elle ne nous sauve pas de la mort mais, avec l'amour qu'elle intègre et qui l'intègre, elle est la seule réponse à la mort.

A.W. : Votre souhait, en fin de compte ?

E.M. : Ce que l'on peut souhaiter, c'est que la part poétique de l'existence prenne chaque jour plus de place par rapport à la part prosaïque, qu'elle se développe et qu'elle émerge là où elle n'a pas encore émergé. La vie n'a pas de sens mais la poésie donne sens à la vie. Plus nous sommes dominés par les forces anonymes, plus nous avons besoin de leur résister. La résistance nécessite des oasis de vie poétique. ☉